

Doria, Mario

Les graphies mycéniennes pour s + occlusive initial de mot et de syllabe

In: *Studia Mycenaea : proceedings of the Mycenaean symposium, Brno, april 1966*. Bartoněk, Antonín (editor). Vyd. 1. Brno: Universita J.E. Purkyně, 1968, pp. [59]-64

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/119938>

Access Date: 25. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

LES GRAPHIES MYCÉNIENNES POUR S + OCCLUSIVE INITIAL DE MOT ET DE SYLLABE

Comme il est généralement admis, en grec mycénien *s* suivi d'occlusive, soit au début soit à l'intérieur du mot, en tant qu'il est initial de syllabe, ne s'écrit pas. Les exemples les plus connus et d'interprétation sûre sont les suivants: *ke-re-a₂ σπέλεα*, *ko-no*, *ko-i-no σχοῖνος*, *pa-ko-we σφακόφεν*, *pe-i σφεῖς*, *pe-mo*, *pe-ma σπέρομο*, *σπέρομα*, *qa-ra-to-ro σκ^wάλαθρον*, *to-ma-ko Στόμαργος*, *ta-to-mo σταθμός*; *di-da-ka-re διδασκάλε-*, *ti-ri-po-di-ko τριποδίσκος*, *pa-ka-na φάσγανα*, *e-ka-ra ἔσχαρα*, *pa-i-to Φαιστός*, *i-to-we-sa ἰστόφεσσα*, *pu-ra-u-to-ro πύραυστρον*, *e-ra-to-de Ἐλατόσδε*, *wa-tu Φάστνυ*, *pa-we-pi φάφεσφι*, auxquels on pourra ajouter quelques autres un peu moins sûres mais tout de même significatifs: *ku-re-we σκυλήφες*, *pa-ki-ja-ne Σφαγιάνες*, *qe-ro₂ σκ^wέλιον*, *ta-ti-qa-we-u Στατιγ^wοφεύς*; *te-ra-pi-ke θεραπεῖσκει*, *o-pi-ka-pe-e-we*, ὀπισκαφεῖφες, *o-re-ta Ὀρέστᾶς*, *tu-we-ta θυφέστᾶς*, *te-mi-ti-ja Θεμιστιάϊ* etc. La „règle“ a été déjà formulée dans *Evidence*¹ et acceptée par la plus part des mycénologues, à l'exception d'un petit groupe formé par M. Georgiev,² Merligen,³ Strunk⁴ et Luria⁵ — lesquels verraient dans l'omission de *s* plutôt son affaiblissement (*s* > *h* > zéro), interprété à son tour comme un trait dialectal distinctif,⁶ donc *ke-re-a₂* = (*h*)κέλεα, *wa-tu* = Φά(*h*)τνυ etc. — et, il y a quelque temps, par M. Ilievski,⁷ qui, se bornant aux cas de *s* intérieur, regardait les graphies susdites comme une assimilation régressive (donc *pa-ka-na* = *phaggana*, *e-ka-ra* < *ekkhara* etc.). On a affaire avec des savants qui ont, ou ont eu, la propension à croire que le mycénien s'écrivait comme l'on prononçait et que n'existent pas des conventions orthographiques à proprement parler. Une justification au regard de cette hypothèse on devrait la chercher, selon eux, dans les exemples, à vrai dire très peu nombreux, dans lesquels *s* se trouve expressément noté tant au début qu'à l'intérieur du mot: *sa-pa-ka-te-ri-ja Σφακτηρία*, *si-ki-to Σκίθων*,

¹ *JHS* 73 (1963), 91.

² P. ex. en *Études Mycéniennes*, Paris 1956, pp. 175 ss., *Klio* 38 (1960), 69—74; un peu différemment dans *Introduzione alla storia delle lingue indoeuropee*, Roma 1966, p. 74 (στ- = ττ-, etc.).

³ *Konzept einiger Linear B Indices, I. Indices grammatici*, Wien 1959, pp. <11> ss.

⁴ *Sprachliches und Prosodisches zur mykenischen Orthographie*, *IF* 66 (1961), 155—170.

⁵ *VDI* 1955, p. 8 ss., *Gnomon* 32 (1960), 201 s.

⁶ Un phénomène analogue peut être signalé pour le *Halbdeutsch*, dialecte allemand parlé par les paysans estoniens dans la zone de Tallin, dont on possède aussi quelques compositions littéraires à caractère satirique remontant au début du XIX siècle. Ici tout groupe allemand initial du type *št-*, *šp-* etc. est réduit à la seule explosive (es. *pielen* „spielen“, *prak* „sprach“, aussi *Wanz* „Schwanz etc.), parce que dans cette position les groupes ci-dessus ne sont pas tolérés par l'estonien. Voir maintenant à ce sujet I. Lehiste, *A Poem in Halbdeutsch and Some Questions Concerning Substratum*, *Word* 21 (1965), 55—69. Cfr. aussi E. Schwyzer, *Gr. Gr.* I, p. 334.

⁷ *ZA* 6(1956), 320—322. J'ignore si, entre-temps, M. Ilievski a changé d'opinion.

i-su-ku-wo-do-to Ἰσχυόδοτος et quelque autre. Mais il n'est pas nécessaire d'en arriver là.⁸

Comme je l'ai fait observer autrefois,⁹ les graphies exceptionnelles avec *s* noté ne représentent autre chose qu'un perfectionnement de l'orthographe mycénienne, tout à fait semblable au cas de *ko-to-i-na* pour *ko-to-na* (κτοίνα), *ko-i-no* pour *ko-no* (σχοῖνος) etc., où on écrit la deuxième partie, généralement omise, de la diphtongue, ou aux cas de *wa-na-ka* et de *ai-ti-jo-jo* (Fάναξ, Αἰθίοκ^wς), en face de *o-nu* et de *to-ro-wi* (θ^wνξ, το-ρο-φιξ), où on s'efforce de souligner le segment descendant de la syllabe, en notant au moins une des deux consonnes qui le constitue.

A première vue, l'omission de la sifflante semble vraiment étrange, surtout comme initial de mot (à l'intérieur on peut toujours invoquer une coupe syllabique φάσ|γανα, Φαισ|τός etc. analogue à celle de *pa-te* πάν|τες, *ko-wo* κόρ|φοι etc.), du moment que dans l'écriture mycénienne on néglige plus volontiers les éléments phoniques fermant la syllabe que les segments initiaux de la même.¹⁰ C'est pour ça qu'une telle gaucherie¹¹ a offert, il est évident, aux détracteurs de Ventris un argument de plus pour invalider les résultats du déchiffrement. Prenons comme exemples quelques phrases de Beattie¹² („I pass over minor points of spelling that appear illogical and improbable. For example we are told that *sk* etc. are written simply as *k* etc., but that *ks*, *ps* are shown in full. . .“), de Grumach¹³ („Andere [Eigentümlichkeiten] sind schwerer begreiflich, am schwersten der Ausfall vom diphthongischen *-i*, und der Ausfall von *λμν*ς vor Konsonant und am Wortende. . . lässt es sich nicht verstehen warum vorkonsonantisches *λμν*ρσ nicht ebenso behandelt [wie das der u-Diphthongen] und φάσγανα nicht **pa-sa-ka-na* statt *pa-ka-na*, σταθμός nicht **sa-ta-to-mo* statt *ta-to-mo*, σπέρμα nicht **se-pe-re-ma* statt *pe-ma* geschrieben wird“), de Eilers¹⁴ („zu den Absurditäten des Schriftsystems, wenn es wirklich so existierte, würde ferner gehören, dass anlautende Doppelkonsonante, wo sie wesentlich ist, bis zur Unkenntlichkeit vereinfacht wird: *pe-ma* = σπέρμα, *ke-re-a*₂ = σκέλεα. . . wo sie aber sekundär mundartlicher Natur ist (πτ- für π-, ξ- für σ-) gerade voll geschrieben steht: *pte-re-wa* = πτελέFās, *po-to-li-ne* (sic) = πτόλιν, *po-to-re-mo-jo* = ποτόλεμοιο, *ku-su-to-ro-pa*₂ (*pa-to*) = ξυνστροφά (πάντων)“). Les mêmes doutes ont été soulevés, il y a peu de temps, par S. Levin dans son livre *The Linear B decipherment controversy reexamined* (New York 1964). Le seul mot dans lequel on pourrait, à son avis,¹⁵ songer à l'omission

⁸ Cfr. déjà P. Aalto, *Arctos* 2 (1958), 11, lequel observe que même des écritures, qui ont considérées comme originales par rapport à la langue qu'elle notent, ne son pas moins imprécises que le mycénien ou le chypriote.

⁹ *Nuove riflessioni sul sistema grafico miceneo. Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti CXX* (1961—62), 672 ss. Je suis toujours de l'avis que les imprécisions graphiques du Linéaire B ne dérivent pas d'une adaptation d'un syllabaire local à une langue d'origine et de structure phonique différente, mais qu'elles sont connaturelles, en grâce du caractère primitif et de la grossièreté même de l'écriture de ces temps-là. Dans les faits on ne peut pas dire que le Linéaire B soit emprunté à une autre langue. Pour ce qu'on pourrait appeler langue du „substratum“ on disposait d'un syllabaire divers, le Linéaire A, dont le Linéaire B serait une autre version, employée *expressément* en vue de la notation du grec.

¹⁰ M. Doria, *Aviamento allo studio del miceneo*, Roma 1965, p. 43 ss.

¹¹ soulignée d'ailleurs aussi par ceux qui, depuis le début, ont compris la valeur exceptionnelle du déchiffrement de M. Ventris, p. ex. P. Chantraine, *CRAIBL* 1954, pp. 336 ss., *RPh* 29 (1955), 11 ss., M. Lejeune, *Mémoires de Philologie Mycénienne* I, p. 25 (1955), p. 65 (1956), E. A. Leemans, *La Nouv. Clio* VII—IX (1955—57), 307 etc.

¹² *JHS* 76 (1956), 6 s.

¹³ *OLZ* 52 (1957), 303.

¹⁴ *FuF* 31 (1957), 303.

¹⁵ *O.c.*, p. 229.

du *s* est *pa-ka-na φάσγανα*, pour le fait qu'ici la sifflante ne pouvait pas être notée, à cause de son caractère de sonorité, qui aurait empêché d'employer la série des signes syllabiques à valeur sourde, *sa, se, si* etc. Au contraire, paraît sous-entendre M. Levin, *pe-mo, ke-re-a₂* etc. ne seraient pas à lire *σπέρμο, σκέλεα* parce qu'on aurait bien pu les écrire **se-pe-mo, *se-ke-re-a₂* etc.: donc la lecture proposée par Ventris est à cet égard fautive.

De tels arguments, malgré leur apparence de sérieux, sont en vérité très faibles. Il est donc nécessaire de recourir à d'autres explications.

Dans un de mes articles de 1962¹⁶ je m'étais efforcé de démontrer, en m'approchant partiellement de l'argumentation postérieure de Levin, que *s* n'était pas écrit, ni dans *pe-mo*, ni dans *pa-ka-na*, à cause de sa mince individualité comme phonème indépendant et de son imparfaite équivalence avec la sifflante „forte“ (et sourde) antévocalique de *pa-sa πάνσα, te-se-u Θεσεύς, ka-sa-to Εάνθος, qi-si-pe-e κωσίπες* etc. C'était donc un cas parallèle à celui du manque de notation de la nasale antéconsonantique, laquelle, pouvant prendre au fur et à mesure des formes diverses (allophones) (*n, m, ɳ* et, peut-être, aussi *ń*), ne pouvait s'identifier exactement ni avec celle représentée par les signes *ma, me, mi* etc. ni avec celle désignée par *na, ne, ni* etc.

Maintenant je crois que cet argument-là n'était pas non plus décisif à cet égard. En effet, à l'inverse de la nasale, le *s* antéconsonantique peut se rencontrer en grec aussi à l'initial d'un mot, et on ne voit pas pourquoi un élément, apparemment de telle portée, quoique d'un point de vue strictement articulatoire dans une position tout à fait irrégulière (*s* représente un segment „ascendant“ dans la chaîne articulatoire, en face de l'occlusive „descendante“ qui le suit dans la même syllabe), ne soit pas noté. En deuxième lieu, les cas de sifflante suivie d'une occlusive sonore sont, en effet, trop rares, pour imposer la notation *zéro* aussi aux groupes de sifflante suivie d'une occlusive sourde. Il aurait été aussi naturel en mycénien, comme en grec classique, de généraliser partout *s*- et écrire donc *pa-sa-ka-na* (φάσγανα), *e-te-se-do-mo* (έντεσδόμοι), etc., comme dans le grec du I millénaire, avec *σ, σβέννυμι, φάσγανα, μίσγειν* (et aussi *σδύγον, Σδεύς* etc.).

Ce fut alors que la lecture d'un article de M. Bartoněk¹⁷ sur la reproduction graphique des diphtongues mycénienes en *-i* en premier lieu, et puis une observation, d'ailleurs très banale, mais jusqu'alors jamais faite, sur un procédé de l'allitération dans l'ancien vers germanique, m'ont suggérée une nouvelle explication, qui pourrait être définitive. Bartoněk affirme avec raison que les diphtongues en *i* (*ai, ei, oi*) du mycénien étaient écrites normalement *a, e, o*, parce que considérées comme monophonématiques, celles en *-u* (*au, eu, ou*) écrites avec deux signes (*-a-u, -e-u, -o-u*), parce que considérées comme biphonématiques. En ce qui concerne l'allitération dans l'ancienne poésie germanique (*Héliand, Beowulf*, poèmes de l'*Edda* etc.), tout le monde sait¹⁸ que les groupes consonantiques initiaux de mot tels que *sk-, st-, sp-, skh-*, c'est-à-dire de *s + occlusive*, ne pouvaient allitérer qu'avec eux-mêmes, et précisément *sk-* avec *sk-*, *st-* avec *st-*, *sp-* avec *sp-* etc.¹⁹ En d'autres termes, les groupes *sk-, sp-, st-* avaient, en ancien germanique, chacun la valeur d'un seul et unique phonème,²⁰ dans lequel le *s* avait perdu toute son autonomie et son individualité, de façon telle qu'il ne pouvait allitérer ni avec le *s* des groupes *sl-, sr-, sm-, sn-* (*s + continue*),²¹ ni avec n'importe quel autre *s*-antévocalique. Tout cela semble s'accorder très bien avec le détail graphique mycénien: dans le Linéaire B les groupes *st-, sp-, sk-* et aussi *sq-, sg-, skh-* etc. étaient notés *ta, te, ti* etc., *pa, pe, pi* etc., *ka, ke, ki*

¹⁶ v. *Nuove riflessioni*, p. 646.

etc. (et non par un groupe de deux signes; *sa-la, se-te, si-ti* etc., *sa-pa, se-pe, si-pi* etc. etc.), parce qu'ils constituaient chacun un seul phonème (cette notation, par analogie, aurait passé de l'initiale à l'intérieur du mot). Cette monophonématicité, évidemment, était presque sûrement un trait très ancien, remontant à l'unité indo-européenne. Elle n'est pas contredite par le caractère „ascendant“ du groupe *s* + *occlusive* en face du segment „descendant“ qui le suit immédiatement dans la même syllabe. Troubetzkoy,²² en vérité, se refusait à reconnaître le caractère de monophonématicité à de tels groupes de sons, mais Martinet²³ réfute la restriction imposée par lui, affirmant qu'il n'est pas pertinent au caractère de monophonématicité la nature des rapports mutuels de sons qui rentrent dans la composition du phonème en question. En ce qui touche la sifflante indo-européenne *s*, le même Martinet en autre occasion²⁴ en soulignera le caractère d'instabilité et de précarité dans le système (il n'y a pas, en effet, dans le système phonétique de l'ie. reconstruit ni d'autre sifflante ni des spirantes, auxquelles elle pourrait se ranger en termes nets d'opposition). De là dériverait sa propension ou à se modifier (passages à *ʒ, ʃ, h* etc.), ou, ajoutons nous, à être éliminée comme phonème indépendant et à se fondre, avec l'occlusive suivante, dans un phonème de type composite, mais toutefois bien intégré (*sk/zg/zgh; st/zd/zdh* etc.) dans le système; nous pouvons de même arriver à affirmer que l'occlusive, à laquelle l'*s* se joignait aussi intimement,²⁵ était presque sa naturelle prosécution et complètement, malgré sa position irrégulière dans la chaîne articulaire. On peut alors imaginer que cette monophonématicité aurait passé, en héritage, de l'ie. à deux groupes, au moins, de langues-filles, le grec (mycénien)²⁶ d'un côté, le

¹⁷ *Monophonemic Diphthongs in Mycenaean?*, *Minos* 8 (1963), 51—61.

¹⁸ Cfr. ex. gr. F. Mossé, *Manuel de l'anglais du moyen âge* I, 1, Paris 1950, p. 179 ss., C. A. Mastrelli, *L'Edda. Carmi norreni*, Firenze 1951, p. XLVII s., etc.

¹⁹ Pour quelques formulations de cette règle voir E. Sievers, *Altgermanische Metrik*, Halle 1893, p. 37, A. Heusler, in Hoops, *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* IV (1918), s. v. *Stabreim*, A. Verrier, *Le vers français*, T. III *Adaptations germaniques*, Paris 1932, p. 131 ss.

²⁰ Avis exprimé, il y a soixante-dix années, dans les termes dont on pouvait alors disposer, par E. M. Meyer, dans l'article *Alliterierende Doppelkonsonanz im Heliand*, *ZDPH* 27 (1894), 194 s. et dès-lors, autant que je sache, ni répris ni discuté.

²¹ Quelques auteurs prétendent que dans l'*Héliand* aussi les groupes de „muta + liquida“ et assimilables (*kr, hr, kw* etc.) sont affectés du même traitement (E. M. Meyer, l. c.). Mais on a pu démontrer (voir, pour tous, W. P. Lehmann, *The Alliteration of Old-Saxon Poetry*, *NTS Suppl.* III, Oslo 1953, p. 9 ss.), qu'il est question d'une illusion et que les groupes susdits peuvent allitérer soit entre eux, soit avec *h* (ou *k, c*) initiaux avant voyelle.

²² *Principes de phonologie* (trad. Cantineau), Paris 1949, p. 37.

²³ *Acta Linguistica* I (1939), 94—103.

²⁴ *Économie des changements phonétiques*, Berne 1955, p. 236.

²⁵ Un indice de cette compénétration (plus psychologique que physiologique) des sons est peut-être saisissable dans la facilité avec laquelle, en général, les groupes *s* + *occlusive* peuvent s'invertir dans un groupe d'*occlusive* + *s* (affriquée), ou *vice-versa*: cfr. v. angl. *fixas* = *fiscas*, *waxan* = *waxan* etc. (et, inversement, gr. *Ἐὐσχάμενος* = *Εὐξάμενος*, *σφυγή* = *ψυγή*, lat. *viscus* < **wiks-*, cfr. gr. *ἰξός*, ar. *Iskander* < **Ἀλέξανδρος* et le cas, qui fait règle en grec ancien, de *dz* > *zd* [noté soit par ζ que par δ], ex. *Σδεύς, σδύγων*). Sur ce point cfr. M. Grammont, *Traité de phonétique*³, Paris 1946, p. 241, et les mots très significatifs de M. Bloomfield, *AJPh* 16 (1893), 141 s. „One should note, in connection with all these products (alternances anglaises type *quench, squelch* et *squench*), the superior mobility and fusibility of the sound *s*: it stands ready to form a kind of an inverted affricate with every dental, and blends most readily with explosives, liquids and nasals“.

²⁶ Un autre indice possible de *s* + *occlusive* traité en grec ancien comme monophonématique on pourrait le voir dans l'usage, épique, de considérer métriquement brève la syllabe avec voyelle brève précédant le groupe *sk-* de certains mots, comme Hom. B 465 *προχέοντο Σκαμάνδριον*, B 467 *ἐν λειμώνι Σκαμανδρίῳ*, ε 237 *δ' ἔπειτα σκέπαρον*, ι 391 *ἡὲ σκέπαρον*, Hes. Op. 589

germanique de l'autre. Il est bien naturel que ce trait était en quelque manière souligné par le syllabaire mycénien, où le principe de l'économie du système graphique employé²⁷ jouait un grand rôle (que l'on songe aux séries des occlusives, dont on relève seulement les corrélations dues au point d'articulation, non pas celles dues à la sonorité ou à l'aspiration), et où on omettait tout ce qui était accessoire ou considéré comme tel. Pour ce qui touche au vers germanique et ses règles allitatives, on devra, d'autre part, se garder de suivre à la lettre les enseignements de ceux²⁸ qui considèrent le phénomène de l'allitération et ses principes plutôt récents et postérieurs à la formation de l'unité linguistique germanique.²⁹ Si cette allitération était récente, comment ont-ils pu ces Germains-là garder si longtemps le sentiment de la valeur monophonématique des groupes en question?

Ces objections écartées, on pourrait, alors, aller un peu plus loin et chercher la cause qui aurait déterminée cet état de choses. Il me semble voir dans la structure de la racine indoeuropéenne réduite dans ses éléments essentiels selon les principes établis par Benveniste,³⁰ la raison même de cette situation. Dans un système où l'on avait à faire principalement avec des racines de forme CVC (es. *ped, *sed, *leg, *yew, *es, etc.), une racine du type *stea₂, ou même *spek' etc. avec groupe initial „irréductible“ de s + occlusive, était hors du système³¹ et ne trouvait sa place que par un détour consistant, et c'est ici la solution de notre problème, dans l'attribution au groupe en question d'une valeur monophonématique, sp-, st- etc. étant rendu équivalent en quelque façon au p-, à l'l- etc. initiaux des autres types de racines.

Comme corollaire à ces conclusions, je suis aussi disposé à croire que le phénomène de ce que l'on appelle „s- mobile ie.“ (pour lequel n'a été donné — autant que je

πετραίη τε σκιή (voir P. Chantraine, *Grammaire homérique* I² 110, Strunk, *art. cit.* 164 ss.). Mais le phénomène semble être trop lié à l's- mobile (voir les nombreux exemples concernant (σ)μεδάννυμι et famille), pourquoi il soit considéré une preuve sûre, et surtout directe, de cette monophonématicité.

²⁷ Sur ce principe voir en premier lieu I. Gelb, *A Study of Writing*², Chicago 1963, passim.

²⁸ Heusler, l. c. — E. Noreen, *Einige Bemerkungen über den Ursprung des Stabreims in der altgermanischen Dichtung, Festschrift Fr. Kluge zum 70. Geburtstag*, Tübingen 1926, pp. 92—99, croit pouvoir assigner à la période du germanique commun la naissance de la „Stabreim“. Plus en arrière on ne pourrait pas aller, du moment qu'il est bien assuré que la technique de l'allitération est strictement liée à l'existence d'un accent d'intensité initial, innovation du germanique commun en face de l'indoeuropéen. Mais l'on sait aussi qu'un tel accent s'est développé, encore, en celtique, en latin et dans les langues italiques, de façon telle qu'il a la chance d'être considéré plutôt comme une isoglosse caractéristique de tout le domaine ie. occidental, donc antérieur au „Gemein-germanisch“ même. Avec ce recul il serait alors plus aisé de songer à un maintien du caractère monophonématique des groupes s + occlusive et à son utilisation au moment de l'accueil des nouvelles techniques poétiques. Troisièmement, on devra encore tenir compte de l'avis de ceux qui, s'appuyant au fait que l'allitération est connue aussi par les langues à accent mélodique, font remonter ce phénomène — au moins dans ses expressions plus simples (emploi des formules symétriques bimembres dans les *carmina* sacrales, dans les proverbes etc.) — à l'unité indoeuropéenne même. Les faits et les théories sont un peu compliquées et souvent disputées; voir néanmoins J. Gonda, *Ac. Or.* 18 (1939), 50—72, M. Durante, *Ric. Ling.* 4 (1958), 61—98, R. Lazzeroni, *ASNR* 18 (1959), 126 s. Dans ce cas il est tout à fait naturel que la valeur monophonématique des groupes s + occlusive ait été conservée longtemps dans les deux langues en question. Pour l'allitération en grec ancien voir dernièrement J. Opelt, *Glotta* 38 (1958), 205—232.

²⁹ L'allitération est typique aussi de la poésie celtique du moyen âge et, de façon moins organisée, de la poésie latine archaïque. Toutefois les auteurs qui se sont occupés d'elle, la considèrent toujours comme récente et donc indépendante de l'allitération germanique; voir maintenant C. Watkins, *Indo-European Origins of a Celtic Metre*, in *Poetics*, Warszawa—Gravenhage 1961, pp. 111, 116.

³⁰ *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris 1936.

³¹ O. c., p. 263.

sache — jusqu'à présent pas d'explication satisfaisante)³² soit aussi lié à la monophonématicité des groupes *s* + *occlusive*. Quelle que soit la cause de la réduction des groupes **sp*-, **st*-, **sk*- etc. à *p*-, *k*-, *t*- (ou, vice-versa, de la propagation d'un *s*- devant **p*-, **t*-, **k*- etc. originaires), il n'y a pas des doutes que la monophonématicité, dont nous avons parlé, aie joué un rôle déterminant à cet égard.

³² Pour le matériel voir K. Brugmann, *Grdr.* I, 1. p. 725, K. Sieb, *KZ* 37 (1901), 277 ss., W. Wilms, *Deutsche Grammatik* I³, Strassburg 1911, p. 135 s. Pour le matériel grec en particulier encore Schwyzer, *Gr. Gr.* I, p. 334, M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, p. 99 et adn. 2. Pour des exemples nouveaux à tirer de l'hittite et du tokharien, voir H. Pedersen, *Hittitisch und die anderen ie. Sprachen*, København 1938, p. 183, J. Schrijnen in *Collectanea Schrijnen*, Nijmegen-Utrecht 1939, p. 51, J. van Windekens, *Morphologie comparée du tokharien*, Louvain 1944, p. 262, H. Pedersen, *Tocharisch*, København 1941, p. 194s. etc. (à propos de l'opportunité de reconstruire un ie. *(*s*)tā- au lieu du normal *stā-). Pour quelques solutions du problème voir dernièrement H. M. Hoenigswald, *Language* 28 (1952), 182—185, et F. Edgerton, *ib.* 34 (1958), 445—453. Les théories pour la recherche d'une solution sont, en résumé, au nombre de deux: celle de l'origine préfixale du *s*- mobile (Pott, Schrijnen, Hirt, Benveniste, Hoenigswald, ce dernier avec l'appui de la théorie laryngale) et celle de l'origine phonosyntaxique (Brugmann, Edgerton, critiquée par Schwyzer, l. c., et par Cowgill). En ce qui concerne cette dernière hypothèse, on comprend qu'elle demeurerait dans le domaine des possibilités abstraites (les faits védiques signalées par Edgerton ne sont pas décisifs), si elle n'avait pas l'appui d'une preuve plus décisive. La constatation faite à propos de la valeur monophonématique des groupes *s* + *occlusive* pourrait fournir maintenant une de ces preuves et donner à la théorie un bon degré de probabilité, sinon de plausibilité.